

ME FERAI-JE MOINE?

A mesure que passaient les jours dans cette solitude de Dieu, mon cœur s'apaisait, comme s'il se remplissait de réponses à ses questions ; je n'interrogeais plus, j'étais certain. D'où venons-nous, où allons-nous, quel est notre but sur terre, tout cela, dans cette solitude hantée de Dieu, me paraissait très simple et très assuré. Peu à peu mon sang prenait le rythme de Dieu. L'office du matin, la messe, l'office du soir, les psalmodies, le soleil qui se levait le matin, le soleil qui se couchait le soir, les constellations, chandeliers qui se suspendaient toutes les nuits au-dessus du monastère, tout cela revenait, obéissant à des lois éternelles, et entraînait dans le même rythme apaisé le sang de l'homme. Le monde m'apparaissait comme un arbre, un peuplier gigantesque, j'étais une feuille verte, je tenais à un rameau par ma tige, le vent de Dieu soufflait, et je frémissais et dansais avec l'arbre tout entier.

Je parlais à mon âme et l'interrogeais avec angoisse :

— As-tu la foi? Peux-tu te donner tout entière, es-tu prête?

Que voulais-je? Obéir à un rythme austère, m'enrôler dans une armée partie pour la plus haute espérance. M'embarquer à mon tour dans l'Argo Chrétienne, avec les héros jeûneurs, loqueteux, vierges — et l'on tendrait la voile rouge qui claquerait au grand mât, le cep mystique de la communion, et nous voguerions comme des corsaires, pour aller arracher des épaules de Dieu la Toison d'Or de l'immortalité.

Vaincre moi aussi la minutie, le plaisir et la mort.

Chaque jour pendant plusieurs heures je rôdais dans le désert et sentais mûrir lentement en moi une décision secrète qui n'osait pas encore se révéler sous son vrai nom. Le soir je retournais au monastère ; les moines étaient sortis de leur

cellule, la fournaise du jour s'était apaisée, et ils respiraient la fraîcheur de la nuit qui tombait.

La solitude est mortelle à toutes les âmes qui ne brûlent pas d'une grande passion ; si le moine dans sa solitude n'aime pas Dieu jusqu'à l'égarément, il est perdu. Le cerveau de quelques moines avait chancelé. Ils fermaient à demi les yeux, n'avaient rien à penser, rien à désirer. Ils s'asseyaient à la file dans la cour et attendaient le moment d'entrer à l'église, au réfectoire, dans leur cellule ; c'était tout. Leur mémoire s'était troublée, leurs dents étaient tombées, ils avaient mal aux reins. Ce n'étaient pas des hommes, ni des animaux, ni encore des anges ; ils n'étaient ni hommes ni femmes, ni vivants ni morts. Plongés dans une sorte de torpeur, ils attendaient, bras croisés, la mort comme les souches attendent le printemps.

L'un d'eux se rappelait sa femme et crachait sans arrêt ; un autre gardait dans sa chemise un cahier et une petite boîte de crayons de couleur et faisait toujours le même dessin : le Christ avec des seins en train d'allaiter sa Mère ; un autre, en s'éveillant chaque matin, descendait à la source de la cour et se lavait, s'écorchait furieusement, pour ôter de son corps la souillure des rêves qu'il avait faits pendant la nuit. Et dans la cour, toujours à la même place, tenant un livre fermé sur ses genoux, s'était assis l'étrange moine qui était venu le premier jour dans le bâtiment des hôtes avec le Père hospitalier ; il ne parlait jamais à personne, et quand j'entrais dans la cour il levait les yeux, m'observait et ses lèvres souriaient, tantôt avec bonté, me semblait-il, tantôt d'un air moqueur. Un jour, comme je passais devant lui, il s'est redressé ; il allait parler, mais il a simplement changé de position et le sourire a disparu de ses lèvres.

Pendant sept jours j'ai joui de la divine solitude ; le septième jour, le Père hospitalier, toujours enjoué, est venu dans ma cellule.

— Le saint higoumène m'envoie, dit-il, pour te demander où en est ton âme et quelle décision tu as prise.

— Je lui baise la main, répondis-je ; avant de lui répondre, je voudrais d'abord me confesser.

Le Père hospitalier s'est tu un instant : — Tu voudrais rester avec nous? dit-il enfin.